

AVANTAGES

SCIENTIFIQUES ET MORAUX

D'UNE

FACULTÉ DE MÉDECINE

A TOULOUSE

PAR

LE Dr PASTUREL

Deux fois lauréat de la Faculté de Médecine de Montpellier et de l'Académie de Médecine, lauréat et membre correspondant des sociétés de médecine de Toulouse et de Bordeaux, ex-inspecteur des eaux minérales, etc.,

Fondateur d'une maison de santé et d'orthopédie, à Lalande, près Toulouse.

TOULOUSE

TYPOGRAPHIE DE BONNAL ET GIBRAC

RUE SAINT-ROME, 44

1875.

AVANTAGES

FACULTÉ DE MÉDECINE

Une grande question pour Toulouse agite en ce moment le pouvoir et les savants du Midi de la France :

L'ancienne capitale des Goths aura-t-elle une Faculté de médecine ? Ici, on affirme ; là, on nie.

Notre intention est de prouver que la ville de Toulouse mérite cette importante création, et que, nulle autre part, en France, une Faculté de médecine n'est appelée à rendre des services de la même valeur. Il y a lieu de tirer les esprits de l'engourdissement où ils se trouvent, de montrer aux administrations la nécessité de faire progresser et de répandre les sciences médicales, et de s'imposer quelques sacrifices pour atteindre un aussi louable but.

Lorsque Platon (1) a dit qu'il faisait plus de cas d'Hippocrate que de tout autre philosophe, qu'Aristote a tant sacrifié de temps à l'étude de l'art de guérir, et que Descartes a presque abandonné la philosophie pour la médecine, tout éloge propre à faire ressortir l'élévation de notre sujet paraît inutile.

Une grande question pour Toulouse agite en ce moment le pouvoir et les savants du Midi de la France :

L'ancienne capitale des Goths aura-t-elle une Faculté de médecine ? Ici, on affirme ; là, on nie.

Notre intention est de prouver que la ville de Toulouse mérite cette importante création, et que, nulle autre part, en France, une Faculté de médecine n'est appelée à rendre des services de la même valeur. Il y a lieu de tirer les esprits de l'engourdissement où ils se trouvent, de montrer aux administrations la nécessité de faire progresser et de répandre les sciences médicales, et de s'imposer quelques sacrifices pour atteindre un aussi louable but.

Lorsque Platon (1) a dit qu'il faisait plus de cas d'Hippocrate que de tout autre philosophe, qu'Aristote a tant sacrifié de temps à l'étude de l'art de guérir, et que Descartes a presque abandonné la philosophie pour la médecine, tout éloge propre à faire ressortir l'élévation de notre sujet paraît inutile.

(1) Galien, *Méth. méd.*, lib. 1, cap. 2.

Toulouse, par sa topographie, son étendue, sa population, la richesse des productions agricoles qu'on expose sur ses marchés, ses autres institutions scientifiques, littéraires et artistiques, et son histoire, est digne de posséder une Faculté de médecine, et en a même besoin pour relever et régénérer l'étude des sciences qui servent à l'art de guérir.

Nous prions le lecteur de porter avec nous les yeux sur une carte de France. La *ville Palladienne* lui apparaît au milieu du bassin le mieux délimité, entre deux mers, les Pyrénées, la chaîne des Cévennes, et les monts d'Auvergne, comprenant 15 départements, sans compter les limitrophes, plus de 6 millions d'habitants, et possédant les thermes les plus variés et les plus fameux de l'univers.

Constatons, en passant, que le climat de Toulouse appartient aux tempérés par excellence. On n'y redoute pas la canicule du Bas-Languedoc et de la Provence, ni l'atmosphère brumeuse et humide de Paris et de Lyon.

La ville de Toulouse offre une étendue en surface et en maisons propre à loger deux fois la population qu'elle renferme dans ses murs. Ce n'est plus l'ancienne cité si souvent visitée par la peste. Elle a subi une véritable métamorphose. Tous les ans, on voit les règles de l'hygiène se mettre de plus en plus en rapport avec les qualités esthétiques des édifices publics et particuliers. Ses larges boulevards, ses grandes places, et ses immenses jardins publics en rendent le séjour incomparable.

Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur l'abondance et la qualité des substances alimentaires, que le département de la Haute-Garonne et ceux qui l'environnent, exposent sur les places. L'affluence des gens qui descendent des montagnes rendent la main-d'œuvre relativement peu onéreuse. Aussi trouve-t-on ici de bonnes pensions, qu'on chercherait vainement dans d'autres villes aux mêmes conditions. Ce n'est pas une petite affaire pour les étudiants en médecine, appartenant en général à la petite bourgeoisie.

La population importe assez peu à une école. Le calme et le silence des petites villes semblent plus favoriser la méditation et l'étude des gens de sciences. Mais pour une Ecole florissante de médecine, les grands hôpitaux ont des avantages incontestables, et facilitent, d'une façon singulière, le progrès des études cliniques. Sous le rapport des édifices hospitaliers, Toulouse n'a rien à envier aux autres villes de France. Nous signalerons, plus tard, ce que devrait faire l'administration, pour qu'il existât un rapport convenable entre l'habitation et l'habitant. On ne saurait douter que la population de Toulouse ne soit supérieure à celle d'une foule de villes qui ont une école clinique à l'abri de tout reproche. Leyde, qui a eu le premier enseignement de cette nature, ne compte, aujourd'hui encore, que 35,000 habitants.

Nous supplions le lecteur de faire un petit voyage en Allemagne, dans cette Prusse si savante, si orgueilleuse, si insolente, qui nous accuse de n'avoir que des formes, qu'un brillant extérieur (1); il y verra des Universités avec Faculté de médecine, dans des villes qui ne comptent pas 3,000 habitants. En Italie, Pavie, illustrée par Hildenbrand, Tissot, les deux Frank, Bréra, Borsieri et Scarpa, n'a pas 40,000 habitants.

(1) Discours de M. du Bois-Raymond à l'Université de Berlin.

Universités allemandes, avec le chiffre de leur population, il y a 15 ans.

Bon,	12,000	habitants.
Leipsick,	55,000	—
Irland,	10,000	—
Tubingue,	8,000	—
Lanshut,	8,000	—
Kœnisberg,	72,000	— 32 hôpitaux.
Francfort-sur-l'Oder,	22,000	—
Gœttingue,	11,000	—
Halle,	24,000	—
Vittemberg,	8,000	—
Rinteln,	3,000	—
Upsal,	5,000	—
Breslaw,	90,000	—

Ainsi, un peu de bonne volonté de la part des administrations peut donner aux vrais savants le moyen d'entretenir, dans les petites villes, un enseignement complet et renommé !

A part les sciences médicales et la théologie, la ville de Toulouse possède un enseignement universitaire complet. On y fait des docteurs en droit, des docteurs ès-lettres, des docteurs ès-sciences, des vétérinaires accomplis, des maîtres ès-arts. Les Écoles de peinture, d'architecture, de musique, les sociétés d'archéologie, d'histoire naturelle et d'agriculture y prospèrent; mais on n'y peut créer que des officiers de santé, des *bailes*, des demi-médecins, comme s'il y avait des demi-maladies, qu'on destine à la classe la plus laborieuse de la société, aux agriculteurs qui, connaissant trop le prix de la santé, ne veulent pas les accepter, et les renvoient vers leur origine, vers les villes, où il y a des écoles secondaires. Leurs anciens maîtres les placent dans les villages environnants, les y recommandent, et s'en servent comme de pourvoyeurs de consultations. Ainsi, les cités qui ne veulent pas s'imposer, pour se créer des Facultés de médecine, sont victimes de leur propre faute. C'est une sorte de cercle vicieux.

Tous les historiens s'accordent à reconnaître que la ville de Toulouse est celle de France qui a joué le plus grand rôle dans l'antiquité et au moyen âge (1).

A-t-elle été fondée par Limosis, fils de Japhet? Partirent-ils de la *Palladia Tectosagum*, ces Gaulois qui brûlèrent Rome, et allèrent voir ce qu'était ce monarque de Macédoine, qui faisait mourir les rois de frayeur ? L'or dont Cépion s'enrichit, était-il réellement l'or sacré de Delphes ? Ces questions nous importent moins que celle de savoir que, durant l'époque gallo-romaine, la *Tolosa Volscorum* était célèbre par ses Écoles. Ausone, fils d'un médecin auteur, de Bordeaux, déclare avoir fait ses

(1) Avant 1792, Toulouse avait une Faculté de médecine, et, il y a 30 ans environ, une Faculté de théologie.

études à Toulouse. C'est dans cette ville que Sulpice Sévère publia ses œuvres. saint Jérôme nous dépeint saint Exupère comme un savant distingué.

Après la déposition de Romulus Augustule, Toulouse jouit, sous les Goths, des priviléges d'une capitale. Elle les conserva sous les enfants de Clovis, sous Pépin II, Charles-le-Chauve, sous ses ducs et ses comtes. Ses relations avec les peuples les plus civilisés de l'époque, les Sarrasins d'Espagne et les Républiques italiennes, avaient établi sa suprématie littéraire, scientifique, artistique et civilisatrice.

Lorsque la fille de Raymond VII arriva à Paris, entourée des troubadours méridionaux, des savants, des chevaliers, et d'une foule de dames d'honneur, Paris fut étonné de tant de luxe et de tant d'éclat. A l'inverse de ce que nous voyons actuellement, le Midi imposa ses usages et ses modes au Nord de la France.

Par le traité de 1229, Toulouse perdit son rôle politique, mais conserva sa supériorité littéraire et scientifique. Alors se forma et s'agrandit son Université. Lupus, médecin de Raymond VII, y fit les premières leçons de médecine. Cent ans après, Raymond de Sébonde y occupait une chaire de théologie, de scolastique et de médecine (1432). Il faut encore se transporter un siècle plns tard pour trouver un autre professeur, dont le nom appartienne à l'histoire ; c'est Sanchez le portugais, ou le sceptique. Quoique l'histoire de l'Université, à ces âges, soit confuse, on a des preuves positives de sa célébrité. Dès son début, elle comptait 3,000 élèves, comme il ressort d'un procès entre les capitouls et les étudiants. Il s'éleva à 10,000 vers le commencement du XVe siècle.

Devenue propriété de la couronne, la cité de Toulouse attira l'attention des rois de France. Elle fut la première, après Paris, dotée d'un Parlement, vrai foyer de science législative et de jurisprudence. Cependant, les gens de lettres manquant de l'appui de la maison de Saint-Gilles, cherchèrent, dans leur union, la force qui leur échappait. De là, la fameuse lettre des

sept Poëtes toulousains aux villes du Languedoc, qui eut pour conséquence la création de la première société littéraire de l'Europe (mardi après la Toussaint 1323).

Nous ne savons trop à quelle époque l'Université de Toulouse commença à conférer des grades de docteur. Nous ne pouvons nous expliquer comment Ferrier, un des plus savants médecins du Midi, à la fois mathématicien et astrologue, né à Toulouse (1512,, alla prendre le bonnet de docteur à Montauban (1540).

D'un autre côté, nous voyons, dans les arrêts des parlements bien des procès entre les barbiers, les infirmiers de la peste, les *bailes* et les administrations des hôpitaux, qui prouvent qu'il n'y avait pas d'organisation régulière et stable. Mais aussitôt que l'Université put conférer des bonnets de docteur, et que les places de professeur de médecine s'obtinrent par le concours, on vit apparaître quelques hommes remarquables. Abatia était à la fois mathématicien, jurisconsulte et médecin (1590).

Bayle porta bien haut l'enseignement médical à Toulouse, et a enrichi la science de plusieurs ouvrages encore estimés.

Astruc ne fit que passer (1711 à 1715); mais il y laissa une haute opinion de son talent.

Le savant, l'érudit Gardeil, qui connaissait 6 langues, le traducteur d'Hippocrate, l'ami de d'Alembert et de Diderot, conquit, par le concours, une chaire de médecine à la Faculté et une autre de mathématiques dans sa ville natale, dans laquelle il ne rentra qu'à un âge avancé.

On se sent porté à se demander pourquoi les savants qui ont illustré la Faculté de médecine de Toulouse, cumulaient leurs fonctions et ambitionnaient en même temps des chaires de mathématiques et de philosophie. La seule explication plausible nous semble consister en ce que les chaires de médecine n'étaient pas assez rétribuées alors comme aujourd'hui, et que les hommes de science, ne pouvant se plier aux moyens

de se créer une position par l'exercice de leur art dans une ville livrée au charlatanisme, se procuraient les moyens de subsistance par d'autres enseignements.

Nous ne commettrons pas la faute d'omettre Larrey, l'oncle du grand chirurgien de l'empire, le vénéré maître de Delpech, Fages, Lafon-Gouzy et Ducassé. Mais nous ne pouvons pas comprendre comment Larrey ne retint pas dans l'enceinte de Toulouse, son neveu, dont il connaissait le talent.

La République fut excessivement funeste à l'enseignement médical à Toulouse. Après la suppression de sa Faculté (1792), point d'Ecole, point d'enseignement public. On aurait dit que la civilisation avait reculé jusque vers l'origine de la conquête par les Francs. Néanmoins, depuis 1801, Delpech s'agitait dans Toulouse ; son énergie et son talent ne pouvaient pas rester inactifs. Il fit, dans sa ville natale, tout ce qu'un mortel peut individuellement et collectivement réaliser, pour y créer un enseignement médical. Il ouvrit un cours public d'anatomie et de chirurgie, et, de concert avec Lafon-Gouzy, Dufaur et quelques autres médecins, y fonda la Société de médecine et de chirurgie, qui existe encore. Où ne serait-il pas arrivé, s les hommes du pouvoir avaient su le conserver à Toulouse !! En 1804, une place de chirurgien à l'hôpital Saint-Jacques se trouva vacante. Tous les hommes d'étude désignent Delpech comme devant sortir victorieux du concours qui, d'après les usages, devait être ouvert. Tout-à-coup, l'administration supprime ce moyen d'élection (1). Dans quel but ? Sous quelles influences ? C'est ce qu'il ne nous convient pas de dire. Mais Delpech disparaît subitement de Toulouse et va à Paris. Le hasard lui fit entreprendre une grande opération sous les yeux de Boyer. Le grand praticien en fut émerveillé, et, devinant

(1) Ce fait rappelle l'arrêt du parlement du 27 janvier 1575, qui annule l'appel des bailes, mais établit que le barbier qui a servi d'infirmier pendant dix ans sera reçu chirurgien après examen devant deux médecins.

un grand talent, se fit son protecteur et lui donna entrée, comme chirurgien, dans la maison de Bonaparte. Delpech n'était pas seulement un grand savant, mais encore une grande âme. Il le prouva à Boyer lorsqu'il se désista, en 1812, du concours où fut nommé Dupuytren, en faveur de Roux, son gendre (1). Il connaissait trop les intrigues de sa ville natale pour songer jamais à y rentrer. Si, il y a un an environ, ce grand chirurgien avait pu secouer la poussière de la tombe, n'aurait-il pas répondu au nouveau Sénat toulousain, comme Cujas à l'ancien : *Frustrà absentem requiris, quem presentem neglexisti, valete* (2).

Il existe un rapprochement très-naturel entre les deux plus grands professeurs qu'ait produits le sol toulousain. Oui, Toulouse, ville à la fois, dans tous les âges, aristocratique et populaire, a méconnu, durant leur vie, les savants qu'elle avait dans son sein. Elle en a même persécuté plus d'un. (3) L'aristocratie et la plèbe arrivent au même résultat, l'une par envie, l'autre par ignorance, toutes les deux par orgueil.

Nous arrêtons là nos considérations historiques par respect pour les contemporains. Toutefois, nous devons noter que l'enseignement médical est resté ici étranger au grand mouvement scientifique du XIXe siècle. On a marché à la manière des *traînards*, à la suite des armées. On y a enseigné la médecine d'après les livres faits à Paris ou en Allemagne. Quoique la protection du pouvoir et les circonstances physiques du développement des études médicales aient manqué, on aurait pu faire comme dans d'autres villes qui n'étaient pas plus favorisées. Tours a eu une Ecole dans Bretonneau, Marseille, dans les Raymond; Lyon, dans Bonnet; Bordeaux, dans Gintrac;

(1) Nous avons puisé ces renseignements dans une lettre d'un des membres de la famille Delpech.

(2) En vain, vous rappelez celui que vous avez méprisé, lorsqu'il était au milieu de vous. Adieu.

les thermes des Pyrénées, dans Bardeu ; Aix, dans Goyrand et Payan ; Uzes, dans Serres ; Rheims, dans Laudouzy (1) ; Avignon, dans Chauffard. Nous pourrions multiplier de pareilles citations. A Toulouse, on doit mentionner la *Topographie du département*, parSaint-André ; l'*Histoire de l'électricité médicale*, par le savant professeur de pathologie interne ; quelques mémoires publiés dans les *Bulletins de la Société de médecine*, et dans la *Revue médicale*. Mais est-ce là ce qu'il faut pour fonder une Ecole, en conservant à ce mot sa véritable acception ? Des génies extraordinaires sont indispensables pour faire école. Sans Socrate, Platon, Hippocrate et Xénophon, Athènes, la savante cité, l'ancienne ville de Minerve, aurait-elle eu son Académie ?

Les grands génies, les grands talents n'ont pas manqué au pays toulousain, pour y créer une véritable Ecole médicale, une vraie Académie de médecine.

Le pays qui a vu naître Cujas, Dufaur, Duranti, Coras, Pibrac, Ferrier, d'Hautserre, Catel, Palaprat, Maynard, La Faille, Campistron, Riquet, Verdier, Dupuy, Monbell et tant d'autres illustres, ne pouvait pas être stérile en génies médicaux.

Pinel, l'illustre nosologiste, le grand réformateur du traitement des aliénés, est un élève de l'ancienne Faculté de médecine de Toulouse ; Esquirol, presque aussi savant que son maître, a reçu le jour dans ses murs. Fages, le compétiteur de Delpech et de Maunoir de Genève, pour la chaire de clinique, à Montpellier, qui, plus tard, arriva au professorat dans sa Faculté, est un enfant de Toulouse.

Sur la surface du globe, il n'y a pas une contrée de la même étendue qui ait produit d'aussi grands médecins que le bassin sous-pyrénéen.

Nous nous abstiendrons d'insister sur Ausone, le père du poète, l'ami de l'empereur Julien, sur Marcel l'empirique, Arnaud de Villeneuve, pour porter notre attention sur les siè-

(1) Voir la biographie de La Roche Flavin.

cles plus rapprochés de nous. Nommer Chirac, Barthez l'encyclopédiste, le grand généralisateur, Bordeu, l'auteur de l'ouvrage encore le plus estimé sur les maladies chroniques, Pujol, de Castres ; Cazenave, de Bordeaux ; Alibert ; Chaptal ; Rigal, de Gaillac, c'est ne prendre que les sommités et oublier une foule d'auteurs et de médecins célèbres (1).

Nous nous abstenons de signaler ceux qui occupent avec distinction des chaires dans les Facultés de médecine ou un fauteuil à l'Institut.

Un seul de ces grands génies aurait probablement suffi pour former Ecole à Toulouse. En effet, les esprits supérieurs se comprennent, s'attirent, forment d'abord noyau, et enfin agglomératin. Barthez devina Grimaud ; Boyer, Delpech ; et Dussault, Bichat. Mais quel est le vent qui les a emportés ailleurs ?

On oublie trop l'influence des intelligences supérieures sur leur siècle. On ne se souvient pas assez qu'Abélard produisit sur la jeunesse de son époque plus de prestige qu'Orphée et Bacchns sur la leur ; que 1,000 élèves suivirent Cujas partout où il alla, et que Delpech et Lallemand avaient attiré à Montpellier près de 1,500 étudiants. Les vrais économistes, les vrais civilisateurs sont les savants. Homère, Virgile, Papin, Fulton Lavoisier ont plus fait pour les mœurs et le bien-être des peuples que tous les conquérants dont parle l'histoire. La victoire déplace la fortune au prix du sang humain, la science et, sa conséquence, l'industrie la créent de toute pièce. Il ne reste plus rien des conquêtes de Napoléon. Mais en promenant la France civilisée, avec ses savants, dans toutes les parties du monde, le Prométhée moderne a exercé sur l'état des esprits et de la civilisation une influence qui ne périra pas.

(1) Dans l'armée les méridionaux n'ont pas été moins célèbres. Lors de la création, en 1805, des maréchaux de France, 7 sur 18 appartenaient au bassin sous-pyrénéen. C'était Jourdan, Soult, Murat, Bernadotte, Pérignon, Bessières et Lannes.

On confond quelquefois les circonstances avec les causes politiques, lorsqu'on dit que les premières font les grands hommes. Peut-on admettre que si Napoléon n'avait pas assisté au siége de Toulon, il serait resté dans l'obscurité ? Nous préférons croire, avec Montesquieu, que César, avec toutes les qualités et tous les vices d'un homme, sans aucun défaut, aurait asservi sa patrie, en quelque lieu du monde qu'il se fût trouvé. Toutefois, si le premier fût né avant les Gracques et le second durant la Fronde, leur rôle social et leur vie eussent été bien différents. Les institutions et les causes politiques contribuent pour une large part au développement de l'esprit humain. Au reste, les grands génies fuient les lieux où ils ne peuvent pas se développer, faute d'espace. Pourquoi les génies médicaux se sont-ils envolés de Toulouse? Nous avons assez insisté sur l'histoire, l'étendue et les agréments de cette ville, pour établir que tout se trouvait réuni pour les y fixer, excepté les causes politiques. Ici notre rôle devient difficile. On ne saurait toucher aux institutions sans atteindre involontairement la susceptibilité des personnes. Nous déclarons franchement ne vouloir nous occuper que des faits, avec le désir d'éviter toute allusion personnelle, et nous sommes prêt à retirer tout mot blessant qui serait tombé de notre plume.

Envisageons les moyens physiques d'enseignement, et la manière de nommer les professeurs.

L'ancien couvent de Saint-Exupère suffit sans doute comme local à une Ecole secondaire de médecine. Il est seulement regrettable qu'il se trouve aussi éloigné des hôpitaux. Mais à côté du beau Musée d'Histoire Naturelle qu'il renferme, trouve-t-on un musée anatomique? La Bibliothèque ne ressemble-t-elle pas plus à celle d'un simple praticien qu'à celle d'une Ecole? Est-il possible, avec les ouvrages qu'elle renferme, de composer un article de dictionnaire ou de traiter un point quelconque de science, de façon à prouver qu'on suit le courant scientifique? Pour tout ouvrage fait par des auteurs

toulousains, la *Topographie du département de la Haute-Garonne* et l'*Histoire de l'électricité médicale*, de M. Guitard. Nous avons vainement cherché les travaux, d'ailleurs très-remarquables, de M. le Directeur de l'Ecole, sur les eaux minérales. Pour toute publication périodique, la *Revue médicale de Toulouse*. Les Bibliothèques de la ville offrent encore moins de ressources.

Les sujets manquent dans les amphithéâtres et dans les salles de clinique.

Dans une Ecole qui se dit une image de l'organicisme de Paris, on ne fait presque pas une autopsie. On rapporte ici les préjugés qui, du temps d'Hippocrate et d'Aristote, défendirent de toucher aux dépouilles mortelles, sous peine du supplice, et, au moyen âge, sous peine d'excommunication. Comment voulez-vous qu'un organicien arrive à une conviction positive, puisque on n'y fait pas d'anatomie microscopique et d'histologie? Ceux qui cherchent le mystère de la création dans les infiniment petits, dans quelque chose d'analogue à la *monade*, soit dans la cellule, douée de mouvements amiboïdes, soit dans son noyau, soit dans leurs éléments chimiques, n'ont rien à faire dans l'enseignement toulousain. Inutile de parler du vitalisme. On le relègue au dernier plan des théories médicales.

Pourquoi les sujets manquent-ils dans les cliniques et dans les salles d'anatomie? C'est parce que les admissions dans les hôpitaux ont été trop limitées.

Le traitement des professeurs a été et est encore insuffisant, presque ridicule. On sait déjà que les médecins qui occupaient des chaires de médecine cherchaient des moyens de subsistance dans l'enseignement des mathématiques, de la philosophie et du droit. Aujourd'hui, c'est vers la pratique qu'ils tournent leur attention.

Comme Toulouse a eu toujours trop de médecins (1 pour 1000 habitants), et que les sociétés de secours mutuels, actuellement si multipliées, les œuvres de bienfaisance et une foule d'autres institutions ont infiniment restreint la partie de la population

qui rémunère convenablement les services rendus, la difficulté de se créer une position est devenue immense. Le droit d'exister étant le premier des droits, le talent et le véritable mérite ont été obligés, plus d'une fois, de céder à la nécessité, et de faire usage de moyens que la dignité réprouve. La science avec le charlatanisme se sont confondus. Le public a été dans l'embarras pour distinguer. Les esprits rampants ont compris combien une pareille situation les favorise. Ils ont afflué de toute part, et la confusion n'a fait qu'augmenter. C'est là le résultat de toute institution vicieuse.

C'est une chose bien regrettable, mais bien réelle, de voir la masse de la population soutenir que l'expérience passe la science, que la routine vaut plus que le progrès. Il y a 20 siècles, lorsque les Druides prétendaient guérir toutes les maladies avec le gui de chêne, le *lycopodium selago* et la verveine, de pareilles doctrines pouvaient avoir cours, mais de nos jours, nous ne saurions reculer vers un pareil degré de barbarie.

Lorsque les corps savants n'entraînent pas dans leur marche les populations, celles-ci conservent leurs habitudes et leurs préjugés. C'est ce qu'on constate à Toulouse. On croit au devin, au sorcier, aux propriétés mystérieuses des plantes, au remède secret, aux spécifiques recommandés par les empiriques, par certains prêtres, successeurs des anciens druides, et enfin à la supériorité du rhabilleur (1).

N'accusons pas le peuple. Il est ce que le font les causes politiques et les corps savants. Si le peuple offre des imperfections, on ne saurait les faire disparaître que par de meilleures institutions.

Depuis Cujas, le bruit court à Toulouse que les candidats sont élus avant le concours. On a même appelé, pendant un

(1) La statistique démontre que le pays du gai savoir occupe un degré élevé dans l'échelle de l'ignorance des masses, et sous le rapport de la mendicité.

certain temps, Forcodels (1), les candidats de la faveur.

Ce bruit est-il fondé? Toutefois, il est fâcheux pour l'histoire de Toulouse; car la femme de César ne doit pas même être soupçonnée. On n'a rien fait pour le faire disparaître (2). Au contraire, le concours médical est institué depuis longtemps, et peut-être depuis une époque antérieure à Cujas, de manière à faire prospérer les candidats de la faveur. Entrons dans quelques considérations sommaires.

Un seul juge peut faire échouer un candidat qui lui a déplu.

Un seul juge peut faire arriver le candidat qu'il favorise, en faisant échouer tous les autres.

Les notes, sagement données dans un pli cacheté après chaque épreuve, sont dépouillées secrètement, ce qui permet au jury de les modifier arbitrairement; et nous connaissons des exemples de cette façon d'agir.

On favorise les candidats les plus faibles en donnant, pour les épreuves, les questions les plus élémentaires et les plus étendues, de sorte qu'on peut toujours faire une leçon de demi-heure, quoiqu'on n'ait qu'une teinture des sciences médicales. 24 heures suffiraient à peine à un candidat érudit pour les développer complètement (3). Au reste, c'est toujours le même cercle de questions qu'on donne à la fois pour l'internat, le professorat et les médecins des hôpitaux.

Il suffit d'avoir appris un manuel de mémoire et de réciter, comme un artiste de théâtre, pour obtenir les suffrages. Ce ne

(1) Forcadel est le nom du candidat élu au concours où devait entrer en lice Cujas, et où il ne parut pas. Mais, quelques jours après, il quitta Toulouse pour aller à Cahors.

(2) Nous savons quel cas on doit faire de l'inscription qui est au bas du buste de Cujas, et des Mémoires de Jammes, d'Héliot, et de Beriat de Saint-Paul.

(3) Voici quelques questions que nous avons vues sortir de l'urne : *De la cataracte, des hernies, des tumeurs de l'utérus, du larynx et du croup, du diabète, des calculs vésicaux, des retrécissements du canal de l'urèthre, de la pleurésie, de la diphthérie, etc.*

sont pas des épreuves d'intelligence, de science réelle, mais de mots, de mémoire, d'extérieur. On sait que Socrate disait qu'à l'exemple des matrones, il aidait l'esprit humain à enfanter les idées. Inutilement, le candidat a appris à penser. Ce n'est pas ce qu'on lui demande.

Malheur au candidat qui assailli sur un point de vue par une foule d'idées, hésite pour choisir la meilleure ! Malheur au candidat qui, doué d'une grande vivacité, débute d'une voix tremblante et entrecoupée, et ne peut, pendant qu'il parle, préparer avec calme la phrase suivante ! Les juges ne s'appliquent pas à interpréter, ils s'arrêtent aux formes, aux caractères extérieurs. Dans de semblables concours, Hoffmann, Haller, Zimmermann, Boerrhave, Barthez auraient été vaincus par un petit acteur de théâtre, qui se serait donné la peine d'apprendre quelques manuels de médecine. Est-ce là où nous a conduits la philosophie de Loke et de Condillac ! A-t-on complètement oublié la sublime restriction de Leibnitz (1) ?

Les membres d'un jury, livrés par nécessité et avec ardeur à la pratique médicale, ne peuvent être que de mauvais juges, à moins d'avoir la fermeté du juste d'Horace.

La passion de l'intérêt et de l'égoïsme qui domine aujourd'hui la plupart des esprits, leur impose d'écarter les candidats supérieurs. Elle les sollicite même à faire une sorte de commerce des votes qu'ils vont donner. C'est ainsi que, dans bien des concours, on fait contre-poids à chaque candidat avec la somme des recommandations qui ont été adressées aux juges. Les recommandations qui doivent donner un riche client de plus, l'entrée ou l'avancement dans une administration sont les plus pesantes. On n'y met pas la science. C'est inutile ; elle est impondérable. C'est du matérialisme ; mais c'est la morale du jour. Actuellement, le corps doit gouverner l'esprit !!!

Avec une pareille renommée, avec de semblables institutions,

(1) Toutes les idées nous viennent des sens, excepté l'intelligence.

jamais homme de génie, se connaissant lui-même et sachant où il va, n'abordera un concours médical à Toulouse.

Nous voilà bien fixés sur le mal; il s'agit d'indiquer le remède. Il consiste dans la création d'une Faculté de médecine.

Un concours devant un jury composé d'un choix de professeurs pris dans les Facultés de France, et partant indépendant, donnera à l'enseignement médical de vrais savants, des auteurs illustres.

Le corps médical toulousain, pour se tenir au niveau des praticiens formés à la nouvelle école, devra se livrer plus sérieusement à l'étude.

Le public, sachant que la Faculté renferme des hommes d'un grand talent, montrera plus de respect pour la science, et fera des choix plus intelligents; on ne le verra plus, à l'exemple du Parlement d'autrefois, placer sur la même ligne le docteur et l'infirmier, et donner même la préférence au second. Ce point de vue de moralisation n'est pas indigne de l'attention du pouvoir.

Les professeurs, jouissant d'émoluments suffisants, ne marcheront pas au-devant d'une clientèle fugitive, qui, à la manière des ombres, met autant de rapidité à s'échapper, qu'on en emploie à la poursuivre. Dieu sait ce que la dignité médicale y gagnera!

Les facultés, étant représentées par des hommes, ne sont pas à l'abri de toute passion. Mais ce qui est la règle dans les Ecoles secondaires, constitue l'exception chez elles. On sait qu'elles ont donné assez de preuves d'indépendance dans les concours.

Barthez fut nommé chancelier de l'Ecole de Montpellier, quoiqu'il eût dans son jury plus d'un ennemi personnel. Delpech, en 1812, n'arriva dans cette ville que la veille du concours. Celle-ci n'a pas été moins hospitalière vis-à-vis de Fages, l'émule de Delpech. On a vu, dans le siècle courant, le con-

cours donner, à l'Ecole de Paris, des sujets dont la valeur est connue de tout l'univers. A Dupuytren, Velpeau, Jobert, Trousseau, tous étrangers à la capitale, on pourrait joindre une longue énumération de noms célèbres.

Terminons en disant que le concours pour le professorat est destiné à régénérer l'enseignement médical, et à lui conserver la suprématie que l'Allemagne semble vouloir lui enlever. Il n'est pas possible qu'un gouvernement dirigé par le plus grand savant de son siècle ne rétablisse une institution qui a donné d'aussi beaux fruits. Nous avons fait un peu de médecine morale. La thérapeutique proposée paraîtra-t-elle pire que le mal? C'est aux hommes de notre époque de prononcer.

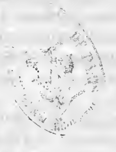
Que Toulouse, l'ancienne *Tolosa Turrita*, soit fière de son passé, de sa noblesse et de son influente civilisation, cela lui est permis; elle en a le droit. Mais on répète tous les jours que noblesse oblige, et que le pire de tout, c'est de dégénérer. Arrivée sur la pente du précipice, une cité ne peut que descendre au fond, si elle ne sait employer les moyens de se relever. Qu'elle consulte ses ressources. Elles sont immenses. Il n'y a pas au monde une cité qui soit relativement peuplée par plus de millionnaires que la ville du *gai savoir*.

Mais à une époque scientifique et industrielle comme la nôtre, la première des nécessités c'est de s'abandonner au courant, et de considérer les beaux arts comme d'utiles et d'agréables accessoires. D'ailleurs Toulouse, à la façon des avares, possède des trésors dont elle ne tire aucun parti. Que fait-elle de ses monuments historiques, *les Cordeliers et les Jacobins?* Des magasins de fourrage et des fabriques de plomb de chasse.

Peut-on profaner avec plus de barbarie les chefs-d'œuvre de la civilisation chrétienne! Si Libanius et Symmaque, depuis 1792, ont eu raison contre Tertullien, Augustin et Celse, du moins on aurait dû donner à Apollon ce qu'on a

enlevé au Christ. Naguère sainte Geneviève n'habitait plus le Panthéon, mais on y trouvait le reste des grands civilisateurs profanes (1).

(1) Un bruit, répandu à Toulouse, émanant des hautes régions du pouvoir, nous apprend qu'un de ses ministres a marchandé avec Bordeaux le succès de sa prochaine candidature, et qu'il offre en échange une Faculté de médecine à cette ville essentiellement commerçante. S'il était vrai, ne devrait-on pas transporter à Versailles une roche Tarpéienne ? On dit également que la municipalité uniquement préoccupée des élections futures, prive le pauvre malade des ressources de l'hôpital, pour donner l'instruction gratuite à ceux qui peuvent la rémunérer, dans le but de multiplier les suffrages favorables, et qu'elle ne consentira jamais à voter les fonds nécessaires pour l'installation d'une Faculté de médecine. Si telle est la vertu des républicains d'aujourd'hui, que devons-nous attendre d'une pareille situation morale ?



TOULOUSE. — TYPOGRAPHIE BONNAL ET GIBRAC, RUE SAINT-ROME, 44.